

## Un Kafka sud-africain

J.M. Coetzee, *Michael K, sa vie, son temps*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Seuil, 1985.

Suzanne Robert

Volume 27, numéro 4 (160), août 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, S. (1985). Compte rendu de [Un Kafka sud-africain / J.M. Coetzee, *Michael K, sa vie, son temps*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Seuil, 1985.] *Liberté*, 27(4), 151–155.

restant totalement imaginaires, c'est-à-dire ouverts à la projection du lecteur. Cette enfant, «parfois encore naïve malgré ses douze ans» (p. 77), tourmentée par l'angoisse de l'invisible, n'est pas sans faire penser au journal d'une autre femme «soumise», celui de Mara, elle aussi poussée jusqu'en ses ultimes retranchements. La petite fille de *Sombre printemps*, qui dit souffrir toutes les nuits une nouvelle mort, n'a rien à apprendre de l'angoisse et de la terreur qu'elle aime et accueille «comme une délivrance de la monotonie quotidienne, de l'ennui accablant» (p. 53).

En dépit de sa brièveté, par sa brièveté, le livre d'Unica Zürn fait un peu l'effet de la première lettre d'amour que Eckbert adressera à la narratrice: «*Je t'aime. Eternellement. Ton Eckbert.* Cette lettre lui semble infiniment longue et audacieuse. Quand il pense à toutes les choses ineffables qu'il veut lui écrire et dont elle doit se douter si elle l'aime aussi, cette lettre en est bien une qui demande des heures pour être lue» (p. 62). Ce petit livre appartient à cette espèce rare où l'on souhaiterait qu'après la première fois, il n'y ait plus rien.

G.M.

### Un Kafka sud-africain

J.M. Coetzee, *Michael K, sa vie, son temps*, traduit de l'anglais par Sophie Mayoux, Paris, Seuil, 1985.

*S'il se nourrissait, mangeant ce qu'il pouvait trouver, c'est qu'il n'avait pas encore rejeté la croyance que les organismes qui ne s'alimentent pas meurent.*

L'institution Huis Norenus, à Faure, en Afrique du Sud, avait reçu il y a quelque trente ans un enfant au bec-de-lièvre, Michael K, dont la mère travaillait comme domestique à Sea Point. A quinze ans, K entra au service des Parcs et Jardins publics de la municipalité du Cap, échelon 3 (b); après une lente promotion, il y devient jardinier, échelon 1. «Les parcs qu'il

aimait le mieux étaient ceux où il y avait de grands pins et des allées ombragées bordées d'agapanthes. Quelquefois, le samedi, il n'entendait pas le coup de pistolet qui annonçait midi, et il continuait à travailler seul tout l'après-midi. Le dimanche matin, il faisait la grasse matinée; le dimanche après-midi, il allait voir sa mère» (p. 12). Voilà ce que détachent du néant les premières pages de *Michael K, sa vie, son temps*.

Tout comme dans l'œuvre de Kafka, les lieux du roman de Coetzee dégagent une atmosphère trouble, étouffante, sordide; ils possèdent le pouvoir intrinsèque à la fois d'enfermer et de s'étendre jusqu'à contenir tous les espaces libres. Les lieux contaminent, grugent les possibilités de fuite, poussent leurs avant-postes jusqu'aux frontières de l'inhabité. Ainsi en est-il de la petite chambre malsaine, sans fenêtre, où loge la mère de K, au sous-sol de l'immeuble qu'habitent les Buhrmann, ses ex-patrons, fabricants de bonneterie; de même, le luxueux appartement des Buhrmann, déserté après une nuit d'émeutes et de pillage, où K passe clandestinement de longues heures à écouter la radio, à dormir, à fabriquer une brouette dans laquelle il projette d'installer sa mère malade pour la ramener dans son pays natal, à Prince-Albert. Dans cette Afrique du Sud bouleversée par les guerres civiles, la bureaucratie multiplie ses effectifs et ses lois. L'attente interminable devant les guichets de changement de résidence où K tente d'obtenir un permis pour quitter la province du Cap, les réponses évasives et répétitives des préposés, l'interdiction de franchir les postes de garde sans autorisation officielle, tout cela retarde le départ de K et de sa mère vers la paisible campagne. Ils finiront par quitter le Cap en cachette, le fils poussant la mère dans la brouette improvisée. A Stelenbosch, la mère tombe gravement malade et meurt à l'hôpital. «Il y a donc un endroit où ils les brûlent» (p. 45), s'étonne K après l'incinération, lorsqu'on lui remet les cendres maternelles.

Le héros kafkaïen appartient à l'exil; non seulement il ne parvient pas à s'intégrer au milieu extérieur

(*Le Procès*), mais il est de plus voué à résider hors de lui-même, sa conscience s'engluant dans un corps qu'il ressent comme étranger (*La Métamorphose*). Le héros de Coetzee appartient également à la sphère de l'exil, avec cette différence que sa conscience ne répond pas à une définition rigoureuse, soit qu'elle reste embryonnaire, soit qu'elle procède d'une nature tout à fait particulière. Michael K a l'instinct de la solitude et le génie de la fuite. Chez lui, le monde extérieur ne passe pas par les filtres propres au cerveau humain; il se trouve plutôt dévié dans une sorte de couloir intermédiaire entre la veille et le sommeil, de sorte que K, à la limite, n'est pas concerné par l'exil. Il ne le vit pas, il le personnifie.

Après l'incinération de sa mère, K s'enfuit vers Prince-Albert et croit trouver la ferme abandonnée dont elle lui avait tant parlé. Il s'y installe, près du réservoir, tentant de piéger, pour s'en nourrir, les chèvres sauvages qui viennent y boire. «Elles ont bien des pensées, songe-t-il en cherchant à s'emparer des chèvres, et je n'en ai qu'une; ma pensée unique, à la longue, l'emportera sur leurs pensées multiples» (p. 69). Pris de remords et de dégoût après avoir tué et mangé l'une d'elles, il décide de s'adonner plutôt à l'agriculture. «C'est que je suis un jardinier, se disait-il; telle est ma nature» (p. 76). Sur une étagère, il découvre des graines et ensemeince un minuscule lopin de terre, près du réservoir. Mais bientôt arrive un déserteur; K ne supporte pas cette présence et s'enfuit dans la montagne. Là-haut, il trouve une grotte où dormir et se nourrit d'insectes et de racines. Il ne fait pas de cette grotte un abri confortable; il ne dénombre pas les jours; il souffre de tremblements, de nausées. On ne sait combien de temps s'est écoulé avant le moment où il redescend de la montagne. A Prince-Albert, il vagabonde. On l'arrête; on le mène à l'hôpital, puis dans un camp de réinsertion pour chômeurs: «K pensa: J'aurais eu besoin d'une mise en garde, il fallait me prévenir qu'on allait me renvoyer parmi les hommes» (p. 93). Dans ce camp, il fait la rencontre du généreux et pragmatique Robert: «Tu

n'es qu'un bébé, dit Robert. Tu as passé toute ta vie à dormir. Il est temps que tu te réveilles. A ton avis, pourquoi est-ce qu'ils vous font la charité, aux enfants et à toi? Parce que pour eux, vous êtes inoffensifs, vous n'avez pas encore ouvert les yeux, vous ne savez pas voir la vérité autour de vous» (p. 110). K se met alors à observer «la vie», scène après scène, tentant d'y découvrir le principe de cohérence qui lui échappe toujours. Un jour lui vient une pensée: «Il regarda cette pensée se dérouler dans sa tête, comme une plante aux différentes étapes de sa croissance. (...) C'était plus dans le style de Robert que dans le sien, tel qu'il se connaissait, d'avoir des pensées de ce genre-là. Devrait-il dire que la pensée appartenait à Robert et s'était simplement logée en lui, ou pouvait-il dire que le germe venait de Robert mais que la pensée s'était développée en lui, était maintenant à lui? Il n'en savait rien» (p. 116-117).

K s'échappe; il retourne à la ferme, s'assure que le déserteur est reparti, se remet à la culture de la terre et construit un petit abri caché au creux d'un vallon: «Pour vivre, il faut qu'il ne laisse aucune trace de sa vie» (p. 121). Il ne sort plus que la nuit; devenu animal nocturne, il détecte les obstacles grâce à une sorte de toucher sans contact, il reconnaît les buissons à leur odeur. Il ne sent pas la faim; manger lui paraît une activité bizarre et survivre, un combat sans intérêt. Le médecin militaire, à qui le confieront des soldats qui l'ont trouvé à la ferme, offrira au lecteur du roman un regard apparemment plus proche sur le personnage de K, l'insaisissable K. Mais l'énigme ne livre pas sa solution. Au-dessus du lit d'infirmerie où repose K, «il y avait un épaississement de l'air, une concentration de ténèbres, un tourbillon noir qui mugissait dans un profond silence» (p. 197). Cet être qui a «traversé les entrailles de l'Etat sans être digéré», cet «obscur des obscurs», cette «âme universelle» qui échappe à toute classification laisse le médecin dans un troublant désarroi, dans une fascination protectrice. «Tu es un phasme, dirait-il, un de ces insectes semblables à une brindille qui

ne se protègent d'un univers de prédateurs que par leur forme bizarre» (p. 180).

Mimétisme? Absence du sens de l'identité? Indifférence à la vie, du moins telle qu'elle apparaît? Bien que le roman soit entièrement consacré à Michael K, le personnage fuit constamment le lecteur. Alors que chez Kafka, c'est la réalité qui déroute et qui révèle la perte d'identité des personnages principaux, ici le personnage lui-même rend la réalité dérisoire et ne se révèle pas. A vrai dire, Michael K partage peu avec les héros kafkaïens. Toutefois, ces derniers offrent le seul tremplin possible à partir duquel on pourrait commencer à se faire une idée de K. L'impossible saisie d'un être pourtant présenté avec clarté et simplicité, voilà toute l'intelligence et toute la beauté de ce roman sud-africain.

S.R.

### Exagérer avec précision

*Elias Canetti, Le Témoin auriculaire, traduit de l'allemand par Jean-Claude Hémerly, Paris, Albin Michel, 1985, 156 p.*

Parce que c'est la première fois qu'Elias Canetti s'essaie au genre traditionnel des «Caractères», on pourrait être porté à considérer *Le Témoin auriculaire* comme tenant une place à part dans sa production littéraire. Mais, en fait, ce livre s'inscrit parfaitement dans la discontinuité totale de l'œuvre de Canetti où, apparemment sans transition, on retrouve un roman à côté d'un traité socio-philosophico-anthropologique et des pièces de théâtre alternant avec des aphorismes et des essais.

Ce recueil, publié à Munich en 1974, présente cinquante caractères qui ont d'abord ceci de particulier qu'ils se rattachent rarement à des catégories traditionnelles. Ce sont plutôt des portraits ironiques développés à partir de quelques traits essentiels trouvés, par une observation minutieuse, chez les contemporains de l'auteur, et grossis, caricaturés jusqu'à